DISCOURS

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE M. CHASLES [1]

Au nom de l'École Polytechnique et du Conseil de Perfectionnement de cette École,

PAR M. LAUSSEDAT,

DIRECTEUR DES ÉTUDES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE,

LE 21 DÉCEMBRE 1880.

C'est au nom de l'École Polytechnique et de son Conseil de perfectionnement, dont M. Chasles était l'un des membres les plus assidus et les plus dévoués, que je viens apporter à cette grande et pure illustration l'hommage d'un profond respect uni à la plus vive admiration.

Michel Chasles, né dans le pays chartrain, le 15 novembre 1793, entrait à l'École Polytechnique en 1812; après avoir pris une part glorieuse à la défense de Paris en 1814, il était classé d'abord dans le génie, mais peu de temps après il donnait sa démission et réintégrait l'École en 1815, en qualité d'élève. Enfin il en sortait de nouveau, renonçant volontairement aux carrières publiques, malgré le rang élevé qu'il occupait parmi ses camarades. Quelques années plus tard, il se retirait à Chartres, étranger en apparence au mouvement scientifique, mais préludant déjà aux grandes découvertes qui devaient immortaliser son nom.

A l'époque où Chasles entra à l'École Polytechnique, cette noble institution, créée par le génie de la Révolution française, aux jours des plus grands périls, était devenue célèbre en peu d'années, grâce à son admirable plan d'études, au talent et au dévouement sans bornes de ses illustres professeurs. Elle avait déjà produit, en outre des habiles ingénieurs et des excellents officiers de l'artillerie et du génie pour le recrutement desquels elle avait été fondée, une race de savants dignes de prendre place à côté de leurs maîtres et de continuer l'œuvre si brillamment commencée.

Dès 1812, en effet, dix-huit ans à peine après la fondation de l'École,

[1] M. Chasles est décédé à Paris le 18 décembre 1880.

la Science française, je devrais dire le Monde savant, lui devait des physiciens comme Biot, Malus, Gay-Lussac, Dulong, Arago, Becquerel, Fresnel, Petit, et des géomètres qui s'appelaient Poinsot, Poisson, Binet, Ch. Dupin, Brianchon, Cauchy, Poncelet.

Chasles devait s'enrôler dans cette glorieuse phalange ; il le fit pressentir, dès son arrivée à l'École, en publiant, dans la *Correspondance* de Hachette, des Notes intéressantes et un Mémoire qui contenait la démonstration géométrique de théorèmes de Monge sur les surfaces du second degré, établis analytiquement par leur illustre auteur.

Il ne m'appartient pas de suivre le grand géomètre dans des travaux dont la liste seule serait longue à transcrire et à énoncer, depuis l'*Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en Géométrie*, qui date de 1830, jusqu'à la nouvelle édition du *Traité de Géométrie supérieure*, que l'auteur a eu encore la satisfaction de publier, avant de mourir, il y a deux mois à peine.

Je me bornerai donc à remarquer, avec M. Chasles, que la Géométrie moderne, comme on est convenu de l'appeler, a eu pour précurseurs et pour initiateurs un grand nombre de nos compatriotes, parmi lesquels il suffit de citer Viète, Roberval, Pascal, Desargues, le Monge de son siècle, comme l'appelait Poncelet, Clairaut, précoce comme Pascal, enfin Carnot et Monge que l'on peut considérer comme les véritables fondateurs des nouvelles doctrines.

Immédiatement à côté de ces grands noms, nous devons inscrire aujourd'hui ceux de Chasles et de Poncelet, les chefs incontestés du grand mouvement qui, de notre pays, s'est propagé en Angleterre, en Allemagne, en Italie, partout où les sciences mathématiques sont en honneur.

D'où ce mouvement est-il parti? M. Chasles va lui-même nous l'apprendre. Dans son beau discours d'inauguration du Cours de Géométrie supérieure, créé pour lui, en 1846, à la Sorbonne, après avoir retracé, avec sa clarté merveilleuse et sa rare érudition, les progrès de cette science qu'il s'efforçait de replacer au même rang que l'Analyse, M. Chasles terminait en ces termes :

C'est dans le sein de l'École Polytechnique surtout que les Ouvrages de Monge et de Carnot ont porté leurs fruits. Le goût des sciences, implanté dans ce grand établissement par les hommes illustres qui l'ont fondé, s'est conservé, grâce à son organisation

judicieuse et puissante, et a contribué, comme les services militaires et civils, à la gloire et à la grande renommée de cette École, célèbre dans le monde entier.

Pourquoi ne le dirais-je pas? M. Chasles, dans sa nouvelle édition, faisait suivre le paragraphe que je viens de lire de cette réflexion mélancolique :

On sait que, depuis que ceci est écrit, l'École Polytechnique a éprouvé, en 1850, des modifications profondes et très regrettables.

Est-ce à dire que l'illustre géomètre doutât de l'avenir de notre grande institution? J'ai le droit et le devoir d'affirmer le contraire. Personne plus que lui n'avait foi dans ses destinées, personne n'était plus convaincu des services considérables qu'elle est appelée à rendre au pays et à la science.

Je prends donc la liberté d'expliquer ces lignes, écrites elles-mêmes il y a déjà quelque temps, j'en suis certain.

Nommé professeur de Machines et de Géodésie, à la mort de Savary, en 1841, sur la proposition d'Arago, M. Chasles occupait cette chaire depuis dix ans, quand survinrent les modifications qu'il qualifie de *regrettables*. Ne les approuvant pas, il n'hésita pas à donner sa démission, et, depuis cette époque, il ne cessa de chercher les moyens de combattre les effets de réformes qu'il regardait comme dangereuses; mais, en même temps, et bien loin de se séparer de cette École qu'il aimait avec la tendresse qu'un fils a pour sa mère, il saisissait toutes les occasions de la servir. C'est ainsi qu'il acceptait avec tant d'empressement la présidence du Comité de la Société amicale des anciens Élèves; c'est ainsi qu'il entrait au Conseil de perfectionnement, et que, tout récemment encore, malgré son grand âge, il consentait au renouvellement de son mandat, avec le désir, disait-il, de continuer jusqu'à son dernier souffle à entretenir ce foyer de travail, d'honneur et de dévouement au pays.

Ses dernières pensées, ses derniers efforts ont bien effectivement été tournés vers sa chère École. Avec l'ardeur infatigable que nous lui connaissions tous, il avait entrepris d'écrire une histoire de notre institution; il en avait même publié un extrait sous ce titre : *Exposé historique concernant le Cours de Machines, dans l'enseignement de l'École Polytechnique*. La mort l'a surpris avant qu'il eût achevé cette œuvre, qui eût été si utile et que personne ne serait en état d'accomplir avec autant d'autorité

que lui. Disons d'ailleurs que le but qu'il s'était proposé est en grande partie atteint ou bien près de l'être.

En rappelant l'origine de l'École Polytechnique, ses brillants débuts, le dévouement de ses maîtres et les sacrifices que l'État, malgré la difficulté des temps, avait su s'imposer pour doter largement cette grande fondation, M. Chasles avait surtout l'intention, il me l'a souvent répété, de raviver et de développer encore les excellentes traditions qui ont tant contribué à sa renommée.

C'est donc avec joie qu'il a vu, avant de mourir, le Conseil d'instruction reprendre activement la publication périodique du *Journal de l'École Polytechnique,* de ce Recueil ouvert aux élèves comme aux maîtres, et qu'il a lui-même enrichi de tant de précieux Mémoires. C'est avec une véritable satisfaction, il le dit dès les premières lignes de son historique concernant le Cours de Machines, qu'il a vu le Conseil de perfectionnement mettre à l'ordre du jour l'importante question de la révision des programmes de l'enseignement. Enfin, il connaissait les intentions du Gouvernement, si favorables à l'accomplissement de ses vœux, et s'il eût vécu quelques jours de plus, à propos de cette réunion annuelle de la famille polytechnicienne, dans un but de bienfaisance, réunion dont il avait été le premier organisateur et à laquelle il n'avait jamais manqué, il eût pu voir deux Ministres de la République, anciens élèves venus à l'École pour s'y mêler à leurs camarades, s'enquérir avec sollicitude de ses besoins et s'engager, après s'en être rendu compte, à faire tout ce qui dépendrait d'eux pour y satisfaire.

La mort de M. Chasles ne va pas moins laisser au milieu de nous un vide irréparable ; mais, si sa collaboration active et éclairée nous manque, il nous restera le souvenir de ses conseils, toujours inspirés par son ardent amour pour notre grande institution nationale.

Ma tâche est terminée ; j'ai essayé de faire connaître, sous l'un de ses aspects les plus touchants et les plus fortifiants tout à la fois, l'homme éminent, aussi grand par le cœur que par l'intelligence, dont nous avons la douleur de nous séparer.

Sa gloire va rayonner dans le monde entier ; nulle part sa mémoire ne sera plus vénérée que dans l'École qui en fut le berceau.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GAUTHIER-VILLARS, QUAI DES AUGUSTINS, 55.